

**LES ENQUÊTES DE NINO**  
par Claudine Aubrun

# Qui a volé l'assiette de François I<sup>er</sup> ?



**Polar**  
**Mini**  
**SYROS**

**Polar**

## Qui a volé l'assiette de François I<sup>er</sup> ?

Claudine Aubrun

Tante Alice est d'humeur généreuse. Elle offre aux parents de Nino tous les objets dont elle ne veut plus, soit 18 caisses remplies à ras bord ! Nino et son papa s'inscrivent aussitôt à la brocante. Mais dans le bric-à-brac de tantine, une drôle d'assiette va attirer la convoitise d'un acheteur...

**Mots-clés :** enquête, humour, famille, œuvre d'art, Renaissance.



PRIX FRANCE: 3,00 €  
ISBN: 978-2-74-852051-4



www.syros.fr

ILLUSTRATION: BENJAMIN ADAM

# 1

Une fois de plus, mes sœurs ont été plus malignes que moi. Pour éviter d'aller voir tante Alice, chez qui on s'ennuie ferme, elles ont trouvé une bonne excuse. Dès hier soir, elles ont dit à nos parents :

– Nous devons faire un exposé méga important sur les vers de terre pour lundi. Nous irons chez Zoé pour travailler.

Papa et maman les ont crues et n'ont même pas insisté pour qu'elles viennent. J'enrage. Mais pas longtemps. Parce que, pour une fois, tante Alice ne pleurniche pas. Au contraire. D'une voix joyeuse, elle nous annonce qu'elle a des projets et qu'elle veut s'alléger du passé.

– Venez voir ! dit-elle. J'ai une belle surprise !

Elle nous entraîne vers le garage. Des tas d'objets sont entassés dans des cartons ; ou à même le sol. En désignant ce bric-à-brac, tantine déclare :

– Tout est pour vous.

Maman est sans voix. Elle avale sa salive et finit par répondre :

– Mais, tante Alice, il y a des tas de choses qui peuvent encore t'être utiles.

Je détaille les affaires : des vieux sacs à main, un masque africain, un vase chinois, des caisses de livres, des journaux et une montagne de vaisselle. Maman fait une dernière tentative.

– Alice, tu devrais réfléchir encore un peu avant de te séparer de tout ça.

– Non, non, j'insiste. Ça me fait tellement plaisir de vous offrir ces souvenirs.

Une grosse ride barre le front de maman. Mais ses traits se détendent dès que tantine ajoute :

– Et puis, si vous ne voulez pas tout garder, vous pouvez toujours vendre quelques babioles.

Le soir, nous repartons avec tout le chargement. À peine sommes-nous installés dans la voiture que maman consulte son Smartphone et dit :

– Il y a une brocante la semaine prochaine et la suivante. Si on ne vend pas tout ce dimanche, on brade le prochain, et bon débarras !

Papa ne répond pas. Il conduit. Mais quand maman lui demande s'il est d'accord pour prendre en charge la « mission brocante », il cherche mon regard dans le rétroviseur et sans se retourner me demande :

– Ça te dit qu'on y aille ensemble, Nino ?

## 2

**L**e dimanche suivant, nous roulons vers la brocante. Après avoir chanté en chœur notre répertoire de chansons idiotes, papa se tait, il se concentre sur l'itinéraire. Tandis que je regarde le paysage défiler, je me dis que nous allons peut-être faire des affaires grâce à tantine.

Quand nous arrivons, de nombreux

exposants sont installés sur un grand terrain bordé d'arbres. Très vite, les organisateurs nous attribuent un emplacement. L'endroit est un peu en retrait, à côté d'un marchand de saucisses-frites. Mais ce ne sont ni l'odeur ni la fumée qui vont nous démotiver. Nous commençons par disposer notre marchandise sur le vieux drap que nous avons apporté. Nous n'avons pas encore fini, quand une dame s'approche :

– Combien le chandelier ? dit-elle.

– Vingt-cinq euros, répond papa.

L'air déçu, la femme le repose.

– Dites un prix ! lui propose aussitôt papounet.

– Quinze.



Mon père fait mine d'hésiter, puis il dit :

– D'accord.

Pendant qu'il emballe le chandelier dans du papier journal, la femme me demande :

– Ça te plaît les brocantes ?

Je fais oui de la tête. Je boude un peu. Papa a laissé partir une de nos plus belles pièces sans discuter et voilà que cette femme, qui me sourit, va me poser des tas de questions comme : « Est-ce que tu travailles bien à l'école ? ». Ça ne rate pas :

– Alors jeune homme ? Tu es en quelle classe ? dit-elle.

– Il est en CM2, finit par répondre papa en voyant que je reste muet.

– Et dans quelle école ?

– Nous habitons à Paris. Il va à l'école Saint-Merri, vous connaissez ? demande mon père pour être aimable.

– Mais oui, je connais. C'est amusant, parce que, voyez-vous, ma fille...

Quelle pipelette ! Pour ne plus avoir à la supporter, je me dirige vers un monsieur moustachu qui vient de s'approcher de notre stand. Accroupi, il fouille dans un carton de livres puis dans les caisses de vaisselle. D'un geste vague, il m'indique un drôle de plat et demande :

– C'est combien ?

À l'intérieur de l'assiette, sont collés sur des feuillages un serpent et un lézard dont il manque la queue. Le tout

est assez brillant, comme verni. Je n'ai aucune idée de prix, je vais demander à papa. Il s'approche de l'homme et lui dit :

– Dix euros.

Le client détaille l'objet, touche le serpent du doigt comme si c'était un vrai. Puis, pendant un long moment, il observe tout ce que nous avons à vendre et farfouille dans nos cartons. Enfin, il sort son portefeuille et paye. Quand il est parti, je dis tout bas à papa :

– C'est étrange, ce qu'a choisi ce client. Il manquait un morceau au plat. Qu'est-ce que tu crois qu'il va en faire ?

– Aucune idée. Tu sais, Nino, les gens collectionnent des trucs bizarres. Ce client aime peut-être la vaisselle

d'apparat style Renaissance. Et ce plat y fait penser.

– D'apparat, ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire « pour décorer ». Tu vois bien qu'on ne peut pas l'utiliser. Des plats et des assiettes comme celui-là, on en trouvait dans les riches maisons. Mais ça, c'est une imitation.

Je ne peux m'empêcher de lui demander comment il le sait.

Il rigole.

– Nino, si tante Alice avait des objets du XVI<sup>e</sup> siècle, ça se saurait.

J'observe notre marchandise. Papa n'a pas tort. Question vaisselle, les affaires de tantine, c'est plutôt verres à moutarde, assiettes dépareillées et vases ébréchés.

### 3

**L**e soir, nous déposons dans l'entrée ce que nous n'avons pas vendu. Sur les dix-huit cartons de tantine, il en reste seize. Maman a l'air accablée. Surtout quand elle apprend que nous avons acheté d'autres choses qui nous faisaient tellement plaisir, comme la collection complète des *Que sais-je ?* pour papa, et une mappemonde pour

moi. Mais elle ne râle pas. Elle semble juste désespérée. Dès qu'elle file au salon, mes deux sœurs déboulent.

– On cherche un sac pour un déguisement. On va à une fête, dit Lou.

– Je me souviens que tante Alice avait des besaces rétro, ajoute Alix. Tu sais si elles sont là-dedans ?

Après que je leur ai indiqué le plus gros des cartons, elles l'ouvrent et dénichent deux sacs, l'un avec des franges, l'autre en cuir épais. Puis, elles courent dans leur chambre en rigolant. J'ai juste le temps de leur dire :

– Et les filles, vous rangez !

– Plus tard ! répond Alix.

À cet instant, maman rapplique. J'ai

beau lui expliquer que ce n'est pas moi qui ai tout déballé, elle ne veut rien savoir. Je crois que ces cartons dans l'entrée commencent à l'agacer.

– Nino, tu ranges tout ça.

– Mais ce n'est pas moi...

– Tu ranges ! Un point, c'est tout.

La vie est parfois injuste ! Pendant que j'entends mes sœurs glousser dans leur chambre, je râle tout haut. Pourquoi dois-je toujours faire les choses à leur place ? Mais au bout d'un moment je me calme. Je viens de faire des découvertes : des timbres anciens, des plumes pour écrire ou dessiner et des boîtes en fer remplies d'un tas de choses inutiles et extraordinaires. J'embarque tout.

## 4

**L**e dimanche suivant, papa et moi, nous retournons à la brocante. À peine sommes-nous installés que le monsieur moustachu, qui a acheté le plat avec ces drôles d'animaux collés sur des feuillages, s'approche. Sans même dire bonjour, il commence à farfouiller : il ouvre tous les bocaux, palpe



tous les tissus, inspecte le contenu des boîtes et des cartons.

– On peut vous aider ? finit par demander papa.

D'un ton sec, l'homme dit quelque chose comme :

– Euh non, je regarde.

Puis deux clientes arrivent. L'une s'intéresse aux livres tandis que l'autre s'approche des sacs et des chapeaux.

– Oh ! dit la première à sa copine. Regarde ces livres, tu as vu les couvertures ! Et là, au fond du carton, il y a de drôles de trucs !

Sans ménagement, l'homme saisit la boîte des mains de la pauvre dame.

– Hé ! On ne vous a pas appris à demander ! s'écrie-t-elle aussitôt.

– Madame regardait le carton avant vous, intervient papa. Rendez-le-lui !

Pas gêné, l'homme fait la sourde oreille et examine un à un chaque objet.

– Les gens sont étranges ! soupire la cliente.

– Si vous voulez, nous avons d'autres ouvrages dans la voiture. Je vais vous les chercher, propose papounet.

Papa fait ça pour rendre service. Il avait mis de côté quelques livres. À mon avis, il voulait les garder. Avant de s'éloigner, il me dit :

– Nino, tu surveilles le stand. Je ne traîne pas.

Tandis que papa s'est éclipsé, l'homme finit par s'éloigner. Au bout d'un moment, je réalise que papounet tarde. J'attends encore puis, une fois les clientes parties, je fonce vers le parking. Quand j'arrive, mon père est adossé contre les roues d'une camionnette. Ses cheveux sont en pétard, il a perdu ses lunettes et la manche de sa veste est décousue. Il me dit :

– Cet homme est fou ! Celui qui nous a acheté cette assiette imitation Renaissance. Il m'a agressé, il m'a arraché un carton des mains et l'a emporté. Il a même fouillé dans la voiture pour voir s'il n'y avait pas d'autres caisses.

J'aide papa à se redresser. Dès qu'il chausse ses lunettes, ça a l'air d'aller

mieux. Sauf que de fines gouttelettes de pluie se déposent sur ses verres.

– Bon ! dit-il. En plus, il pleut. Nino, on range et on va se mettre à l'abri.

– Ça va aller, tu te sens bien ?

Papa comprend que je suis inquiet. C'est lui qui a été agressé, mais c'est lui qui me rassure.

– Ne te fais pas de souci, Nino, il ne m'a pas blessé.

– Et à ton avis, il cherchait quoi ?

– Aucune idée. Je pense que ce type est tout simplement zinzin. Oublions-le ! D'ailleurs, j'ai une excellente méthode pour ça. Une gaufre, ça te tente ?

## 5

**L**e lendemain, j'ai cours. Mon école n'est pas très loin de chez nous, et depuis peu j'y vais tout seul. Pour que ma mère accepte que je m'y rende sans être accompagné, j'ai dû lui promettre de ne pas suivre n'importe qui, de ne jamais écouter des adultes qui me proposent des bonbons ou des choses délicieuses comme une glace ou un gâteau.

Je trouvais qu'elle exagérait, qu'elle me prenait encore pour un bébé. Mais aujourd'hui je me dis qu'elle n'avait pas tort. Quand je me suis retourné, je l'ai vu. L'homme moustachu, le malpoli de la brocante, vêtu d'un costume sombre est là. Il me suit. Ce soir, il faudra vraiment que j'avertisse les parents. Mais pour le moment, mon cœur bat à deux cents à l'heure. Je me dépêche et au passage, je bouscule un passant.

– Dis donc, Nino, tu es bien pressé d'aller en classe aujourd'hui !

Monsieur Rollin est notre maître. Il ressemble un peu à un joueur de hockey sur glace. Mais sans le casque et les genouillères. En marchant près

de lui, je reprends une respiration régulière. Je lui dis :

– Euh ! Non. Je croyais être en retard.

Puis, j'engage la conversation. Pour rester près de lui, je lui pose toutes les questions qui me passent par la tête au sujet de notre prochaine sortie. Dès que nous sommes dans la cour, je regarde derrière moi. Sur le trottoir, l'homme s'attarde un peu, puis s'éloigne. Je file en classe.

Toute la journée, je pense à lui. Que me veut-il ? À seize heures, dès que je sors de l'école, je vérifie si la voie est libre. Personne. Je marche d'un bon pas. Arrivé sur le boulevard, je l'aperçois. Je pense aux conseils de maman.

Je reste à côté d'un groupe d'adultes. Puis j'attends que le petit bonhomme vert du feu soit éclairé. Tandis que les piétons traversent, je ne bouge pas. Et juste au moment où le bonhomme passe au rouge, je cours. Quand je suis en face, l'homme, qui n'a pas eu le temps de me suivre, essaie en vain de se faufiler parmi les voitures qui ont démarré. Aussitôt, je pique un sprint jusqu'au coin de ma rue, tourne à droite et fonce vers notre appartement. Tout en montant les escaliers quatre à quatre, je cherche les clés dans ma poche puis ouvre la porte et la claque. Dans l'entrée, je souffle un bon coup. De la musique parvient de la chambre de mes sœurs. Ouf ! Elles



sont déjà rentrées. Je vais dans la cuisine. Tandis que je me sers un verre de lait, une question m'obsède. Comment cet homme m'a-t-il retrouvé ? Très vite, j'ai la réponse. Quand la cliente qui a acheté le chandelier papotait avec papa, la première fois que nous sommes allés à la brocante, il lui a dit où était mon école. L'homme l'a entendu. La semaine suivante, il a pris la caisse de livres des mains de la cliente parce qu'elle avait repéré des petits objets au fond. Mais que cherchait-il ?

Je reviens dans l'entrée. Les cartons sont encore là. J'en ouvre un et examine tout ce qu'il contient. Je m'attaque à un deuxième. Rien. Le troisième est

rempli de bibelots et de sacs en plastique. Je trouve des dés, des morceaux de jouets, des couverts. Mais comment découvrir ce qu'on cherche quand on ne sait pas ce que c'est ? Je soupire, je me gratte la tête. Et si ce que l'homme voulait récupérer faisait partie des objets que j'ai gardés ? Je vais dans ma chambre, j'ouvre les boîtes. Rien ne me semble de valeur, sauf une série de figurines en plastique que je trouve magnifiques, mais je ne pense pas que cela soit ce qui intéresse l'agresseur de papa. Je suis prêt à renoncer quand je me souviens de quelque chose. Sans hésiter, je me dirige vers la chambre de mes sœurs, j'ouvre la porte et leur demande :

– Vous pouvez me montrer vos sacs ?

Alix et Lou sont avachies sur leurs lits. L'œil noir, Alix me demande :

– Pour quoi faire ?

– Pour vérifier un truc. J'en ai pour cinq secondes. Allez ! Ne sois pas cruelle !

– Qu'est-ce que tu nous donnes en échange ? dit Lou.

Faut toujours négocier avec elle. Plus tard, elle veut être banquière. Je fais une proposition :

– Si tu me laisses fouiller dans vos sacs, je mets la table pendant une semaine.

– Deux. C'est mon dernier prix.

Elle tient les besaces serrées contre elle. Je finis par craquer. Après que j'ai

juré craché et dit que j'étais d'accord pour mettre la table deux semaines d'affilée, ma sœur me donne les sacs. Je plonge la main dans le premier. Rien, à part des vieux prospectus pour une foire à l'andouille en 1973 et un foulard orange. Dans le deuxième, mes doigts touchent quelque chose. J'examine l'objet mais je n'ai pas le temps de m'extasier. J'entends la porte d'entrée claquer. Maman vient d'arriver. Elle crie :

– Nino, tu ranges les cartons, et vite, s'il te plaît !

Mes sœurs ont un sourire ironique. Je m'en moque. Je viens de trouver un indice essentiel.

## 6

**L**e soir même, tandis que papa et moi sommes tous les deux dans la cuisine, je ne résiste pas à lui montrer mon super indice.

– Ça alors, c'est le morceau de lézard qui manquait, dit-il en examinant l'objet. Incroyable ! C'est pour ça que cet homme voulait le carton que j'étais allé chercher à la voiture. Ce qui veut dire, Nino...

– Que la drôle d'assiette qui était dans les affaires de tantine date de la Renaissance.

Maman entre dans la cuisine à cet instant. Elle a entendu ce que je viens de dire. Aussitôt, elle demande :

– La Renaissance ! Vous avez trouvé dans les affaires de tante Alice quelque chose qui date de la Renaissance ?

– Un client a acheté un plat, une sorte d'assiette, avec un serpent et un lézard sur des feuillages, lui répond papa. Un morceau du lézard manquait et nous l'avons trouvé.

Puis, il ajoute :

– Et si ce plat avait été réalisé par Bernard Palissy ?

– Bernard qui ? je demande.

– Bernard Palissy, un célèbre émailleur du XVI<sup>e</sup> siècle, m'explique papounet. Mais il faudrait analyser ce morceau pour savoir si c'est un vrai.

Je ne peux pas m'empêcher de dire à voix haute :

– C'est sûrement un vrai, ce qui expliquerait le comportement bizarre de cet homme moustachu...

Maman, les sourcils en accent circonflexe, se plante devant moi et dit :

– Je rêve ! Tu es encore en train d'enquêter, Nino. Après les fouilles chez les Wisigoths, la découverte au musée Picasso, le mystère de la main de Charles

Perrault, tu t'attaques à un objet de la Renaissance ?

Je bredouille un oui. Je n'ai pas envie qu'elle m'oblige à renoncer à mon enquête. Aussi, quand elle me dit :

– Donne-moi le morceau.

Je pense qu'elle veut le confisquer. Je le serre fort dans ma main.

– Montre-le-moi, Nino, je vais te dire si cette assiette était authentique, et qu'on en finisse.

Papa ne peut s'empêcher d'afficher un petit sourire.

– Ah bon ! Tu peux savoir, toi, si c'est un vrai ou un faux ! Tu es experte en œuvres d'art, maintenant !



C'est vrai que c'est étrange. D'habitude, maman ne se mêle jamais de nos histoires. Mais, je n'ai pas envie qu'ils se disputent, je lui donne le bout de céramique. Maman le saisit et le pose dans la paume de sa main. Elle le caresse du doigt et dit :

– C'est un véritable Palissy.

– Tu affirmes ça comme ça ? Sans analyse, sans le passer dans un détecteur ? lui demande papa.

– Mais oui !

– Mais enfin, chérie, comment peux-tu arriver à cette conclusion ?

En face de nous, maman jubile. Puis, elle nous tend le morceau du lézard et nous dit :

– Touchez !

Nous caressons l'objet.

– Vous sentez ? demande-t-elle.

– Oui ! C'est presque lisse, dit papa.

Et alors ?

Les yeux de maman pétillent.

– Voilà ! C'est ça ! C'est presque lisse.

Et savez-vous pourquoi ?

Aucune idée. Papa et moi, nous donnons notre langue au chat.

– C'est presque lisse parce qu'on sent les écailles du lézard. Et pourquoi les sent-on ?

Mystère et boule de gomme. Mamounette nous laisse réfléchir un instant, puis finit par nous donner la réponse :

– Il faut savoir que Bernard Palissy moulait ses sujets, il ne les imitait pas. Il utilisait de véritables reptiles, des poissons, des crapauds, des végétaux ou des coquillages. On peut donc dire si c'est un travail réalisé par ce célèbre émailleur en caressant la surface.

– Eh bien, dis donc, tu m'épates ! finit par dire papa qui, pour une fois, ne connaissait pas ce détail de l'histoire de l'art. Comment sais-tu tout ça ?

– Je le sais, c'est tout ! répond maman d'une voix enjouée. Moi aussi, l'histoire de l'art m'intéresse !

Puis elle ajoute :

– Et ce petit morceau de lézard, qu'est-ce que vous allez en faire ?

## 7

Impossible de trouver le sommeil. Je pense à ce que nous venons de découvrir. Je me dis qu'au fond il vaudrait sans doute mieux donner le morceau du lézard à cet homme moustachu et qu'on en finisse avec cette histoire. Mais je n'arrive pas à me faire à cette idée. Quelque chose me dit que ce monsieur n'est pas clair, qu'on

n'aurait jamais dû lui vendre le plat de tantine.

Puis, je pense à demain. Pour une fois, j'aurais bien aimé que l'on m'accompagne à l'école. Mais hier soir, j'ai oublié de raconter à nos parents que l'homme moustachu m'avait suivi. En plus, j'ai entendu papa dire que demain il avait un rendez-vous très tôt et maman lui a répondu qu'elle aussi devait partir vers sept heures trente. Je réfléchis. L'homme ne connaît pas notre adresse, c'est sans doute pour cela qu'il me suivait. Il voulait savoir où nous habitons et où sont stockées nos affaires. Il y a de fortes chances qu'il rôde près de l'école mais certainement pas dans notre quartier. Je décide

de quitter la maison en même temps que mes sœurs et de ne pas les lâcher d'une semelle.

Le lendemain, dès qu'elles sont dans l'escalier, je les suis. Évidemment, elles s'en aperçoivent. Alix me dit :

– Tu n'en as pas marre de nous coller ? On n'a pas envie que tu écoutes ce qu'on raconte.

Je le sais ce qu'elles racontent. Elles parlent de leurs copines, des garçons de leur classe et de tout un tas de choses de filles. Je fais comme si je n'entendais rien. Mais je m'arrange pour être près d'elles tout en observant bien autour de moi. Aucun homme moustachu avec une veste sombre dans les parages. Quand

nous arrivons dans le hall de l'école, je vérifie. Personne à l'horizon, à part des enfants et des parents bien sûr. Mais pas de dangereux agresseur.

À la fin de la journée, monsieur Rollin m'appelle :

– Ah, Nino ! Viens me voir s'il te plaît.

Je m'approche du bureau du maître en me demandant ce que j'ai bien pu faire. Je pense aux devoirs de calcul que nous avons rendus et à l'interrogation écrite sur les verbes et les compléments. Pas très sûr de moi, je tente :

– J'ai raté mon contrôle ?

– Ton contrôle ? Ah ! non, ce n'est pas ça. Je voulais te parler, il s'est passé une drôle de chose pendant la récréation.

J'attends la suite.

– Je passais dans le hall quand un homme m'a interpellé. Assez grand, habillé de sombre, une moustache. Il cherchait un élève. Un garçon blond d'environ dix ans, portant un blouson avec dans le dos le dessin d'un chat qui tire la langue. Ça ne pouvait être que toi. Il voulait savoir où tu habitais.

Je m'apprête à lui dire que cet homme est peut-être dangereux. Mais avant, je veux en savoir plus.

– Et vous lui avez donné mon adresse ?

– Bien sûr que non ! Et comme il était agité, qu'il me menaçait, madame la directrice est intervenue et a appelé la police. Il a été arrêté.



Je me laisse tomber sur une chaise.  
Je soupire. Monsieur Rollin ajoute :

– Ce qui était le plus bizarre, c'est qu'il parlait de serpent, de lézard, d'une assiette qui aurait appartenu à François I<sup>er</sup>, d'un certain Bernard Palissy, ça te dit quelque chose ?

Je fais celui qui ne sait pas. Mais l'affaire devient grave. Tandis que Monsieur Rollin appelle sur-le-champ mes parents, je décide de tout leur confier dès ce soir.

\*\*\*

Deux jours plus tard, maman lit le journal pendant que papa nous prépare un bon petit plat.

– Ça alors ! nous dit-elle. Voilà des nouvelles de notre mystérieux acheteur.

Puis elle lit à voix haute :

*– Un receleur vient d'être arrêté. Roger Mortin a volé des dizaines de tableaux, des sculptures, des tapisseries dans de nombreux musées et chez des particuliers. Un véritable butin était entassé dans sa cave. Parmi les œuvres, les policiers ont découvert une assiette réalisée par le célèbre émailleur Bernard Palissy. Cet objet unique aurait appartenu à François I<sup>er</sup>.*

Maman nous montre la photo d'un homme qui illustre l'article et nous dit :

– C'est bien votre client ? C'est lui qui t'a suivi, Nino ?

Sans hésiter, nous le reconnaissons.

Papounet prend un air sérieux :

– Il faut signaler à la police que nous avons le morceau du lézard. C'est idiot de garder ça.

Il a raison. Le jour même, papa, maman et moi, nous nous rendons au commissariat pour expliquer l'affaire. Nous racontons au commandant qui nous reçoit qu'il manque un morceau de l'assiette et que nous l'avons retrouvé. Le policier consulte la longue liste des objets récupérés, puis il dit tout haut :

– Un plat réalisé par Bernard Palissy. L'objet représente un serpent et un lézard sur des feuilles de vigne, volé en

1913, c'est ça. Grâce à vous, cette pièce est maintenant entière.

Puis, tout à coup, il ajoute :

– Mais comment avez-vous eu cet objet ?

Aussitôt maman explique que sa tante nous a donné tout un tas d'affaires et que l'assiette en faisait partie. Elle a précisé que tantine avait accumulé des choses depuis des dizaines d'années et que plus personne dans la famille ne savait d'où venait ce plat. Le policier a eu l'air de la croire, il a tout noté et nous a laissés partir.

Quelques minutes plus tard, nous sommes dans la rue. Il fait beau et tout

est arrangé. Papa passe son bras autour des épaules de maman et lui dit :

– Ma chérie, tu peux nous dire maintenant comment tante Alice a eu cette assiette ?

– Je vous avais déjà raconté que son grand-père était un peu voleur sur les bords. On n'en est pas fier dans la famille. Mais c'est très certainement lui qui a dérobé cette assiette.

Tandis que nous rentrons, je me dis que c'est énorme d'avoir un voleur comme arrière-arrière-grand-oncle. Et puis je pense à autre chose : et s'il y avait d'autres trésors dans les affaires de tante ? Aussitôt, je demande à papa et à

maman de ne pas trop traîner. Et quand mamounette me demande :

– Mais enfin, Nino, pourquoi veux-tu te dépêcher ?

J'évite de lui dire que j'ai rendez-vous avec les seize cartons qui sont dans notre entrée. Ce serait vraiment dommage de gâcher une si belle journée.

*Note de l'autrice :* Bernard Palissy n'était pas un simple potier, mais un chercheur curieux qui aimait saisir la vie des animaux, des végétaux. Ainsi, il a moulé des tas de reptiles, de batraciens et de coquillages dont il tirait ensuite une figure positive. Ses émaux étaient très appréciés par Catherine de Médicis. En 1565, elle lui a commandé une grotte pour décorer les Tuileries. Des siècles plus tard, des fragments ont été retrouvés dans la cour du Carrousel, là où était situé l'atelier de Bernard Palissy. La légende dit que ce génial émailleur brûlait ses meubles pour alimenter son four. « Ce n'est peut-être qu'une légende », a expliqué la maman de Nino à son fils et son mari. Puis elle a ajouté : « Mais, c'est souvent les légendes dont on se souvient. »